

THE DARK SIDE

*« De n'importe quel pays, de n'importe quelle couleur,
La musique est un cri qui vient de l'intérieur. »
(B.Lavilliers)*

The Dark Side (2012)

Le quatuor Habanera, friand des rencontres improbables et ardent défenseur de la mixité contemporaine a conçu en 2011 un programme pour 4 saxophones et musicien klezmer. Se trouvant bien souvent réduits, répertoire oblige, à «faire la pompe»; mes quatre vieux frères d'armes souhaitèrent agrémenter leur corpus d'une œuvre un peu plus consistante pour les «accompagnants»: la commande atypique fût lancée.

The Dark side était l'occasion pour moi d'oser introduire l'improvisation dans mon écriture. Mais comment déléguer de la liberté d'invention sans se reposer exclusivement sur le talent du tiers ? ...Et si par malheur ce tiers n'avait que peu de talent? Serai-je responsable et devrai-je assumer une musique injustement tirée vers le bas? Pire...imaginons que ce foutu tiers ait au contraire plus de talent que moi!...serai-je condamné à douter ad vitam aeternam de ma part de lauriers dans la réussite de ce projet? Comment être alors certain qu'une interprétation géniale prends bien source dans ma propre inspiration et qu'elle ne s'en nourrit pas comme d'un simple faire-valoir?...l'ego...il faudra bien un jour en finir avec ça...

Heureusement, la pièce commandée par le quatuor devait servir la gouaille de David Krakauer. De fait, le clarinettiste new-yorkais a balayé d'un trait tous mes doutes. Il a accouché d'un bébé magnifique et l'a élevé comme si c'était le sien. Alors bien sûr, je ne suis «que» le père, mais tous les papas du monde savent ça: quand un enfant rayonne, qu'il s'épanouit et se renforce avec amour, l'ego s'efface et une vie apaisée se construit, avec délectation.

The Dark Side était également l'occasion d'oser affirmer mon appétence pour les musiques populaires. A 40 ans la question n'est plus de savoir quelles sont mes influences, mais plutôt d'assumer les influences que j'aime vraiment: Stravinsky autant que Keith Jarrett, David Oïstrakh autant que Michael Brecker, Mozart et Puccini, Franco Corelli et James Brown, Dire Straits et Brassens...

La face cachée, les rêves d'adolescent, la jeunesse envolée, les aspirations oubliées voire enterrées et pourtant, pourtant, tout est là. Intact. Ne demandant qu'à renaître et à jaillir pleinement. Il était temps de dépoussiérer, de débrider, d'exprimer et d'inventer, libre de toute contrainte extérieure, libéré du dictat de mon propre jugement, libre, enfin.

Les tierces me font du bien, les demis et quarts de ton me font du mal...mais le bien que me font les tierces me fait du mal et le mal que me font les quarts de tons me fait du bien...

Dès lors que revendiquer dans cette musique ?
Passer un bon moment ? : j'espère but it's not enough.
Avoir envie de danser ? : si ça se trouve...
Changer le monde ?...si seulement !
Etre intéressant ?...TOUT mais pas ça !

RoadBook 1 (2013)

Été 2013. Une jeune amie polonaise me chante un air traditionnel ukrainien. Troublant. Autant de puissance émotionnelle avec si peu de technique. Autant de profondeur avec si peu d'expérience. Je me questionne sur la force des musiques du monde, sur mes racines, sur mon attachement au sol natal. De là, je me remémore les cultures de celles et ceux qui ont traversé ma vie. Une bonne vingtaine de pays visités, déjà. J'entreprends alors un cycle de courtes pièces solo en hommage à ces contrées amies. Roadbook était né. Clos Guinguet (France) et Kokoro (Japon) en sont les premiers pierres.

Clos Guinguet

Clos Guinguet comme un manifeste. Manifeste de ce que je ne ferai désormais plus. L'évolution de ma technique instrumentale s'arrêtera là. En ce qui me concerne, pas d'amélioration possible, pas le temps et, pour être honnête, plus vraiment les moyens, ni le talent, ni l'envie de faire plus. Certains étudiants commencent lentement à me surpasser et c'est très bien ainsi. J'ai donné en heures pour en arriver là et pourtant, je dois avouer que cette maîtrise de l'outil dessert in fine bien trop peu d'émotion musicale à mon goût.

Paris. Je t'aime et je te hais. La France. L'esprit. Grandeur et décadence. Élégance, sophistication, raffinement...vulgarité, banalité. Esprit tendu, esprit tordu. S'enivrer pour s'oublier. S'abandonner. Dérive. Des rives, les bords de la Marne. Marre de ce métro qui pue et de cet accordéon triste. Et puis Paris, la France, Ma France, mots et maux parce que zémo ça veut rien dire. Il y a un peu de tout ça dans cette course à la virtuosité qui glorifie le ciboulot.

Le piano à bretelles il respire. Puissant comme un asthmatique. Le panache d'un imbécile, la profondeur d'un idiot, l'humilité d'un narcissique, la bêtise d'un intello. Il va vite, avec assurance et hésitation, tout ce décorum plein de sens et vide de fond. Condamné à être le con d'un autre, autant le vivre avec détachement et introspection. Il y a un peu de tout ça dans les méninges d'un français.

Clos Guinguet est d'abord un petit vin blanc aigre que l'on buvait sur les bords de la Marne lors des sorties dominicales. Il aurait donné son nom aux célèbres «guinguettes», cabarets populaires de la banlieue parisienne, rois de la valse musette.

*...Ah! le petit vin blanc,
Qu'on boit sous les tonnelles,
Quand les filles sont belles,
Du côté de Nogent.*

Kokoro

Comme beaucoup d'occidentaux, la culture japonaise me fascine.

Entre fantasme et réalité, il y a le contact humain avec les étudiants, souvent étudiantes d'ailleurs, qui viennent recevoir l'enseignement lyonnais sur les recommandations de leur professeur. Je ne cesserai de dire toute l'admiration que j'ai pour ce modèle pédagogique de transmission. Humilité, patience, écoute, savoir-vivre, savoir-faire, volonté.

Il y a tant de maturité et d'intelligence dans ces jeunes apprenties que chaque cours devient une leçon pour moi-même.

Pourtant, il y a aussi ce modèle social écrasant, castrateur, qui fixe une limite à toute chose et tue dans l'oeuf l'aboutissement ultime de toute démarche artistique : la Liberté.

Vivre libre, s'abandonner...

La dualité est telle qu'elle frise souvent la rupture.

Shakuhachi, Hichiriki, Minyo...les instruments et chants traditionnels japonais portent en eux le dilemme culturel qui habite ces jeunes filles quand elles se confrontent aux modèles occidentaux d'expression artistique.

Cultiver et renforcer l'interne mais accepter de le laisser jaillir.

Retenir pour mieux développer, exploser pour mieux relâcher. S'effacer sans s'oublier, convaincre sans s'imposer. L'union de nos cultures est une quête. Elle est le DO des arts martiaux.

Kokoro est le grand coeur au sens poétique du terme, notion japonaise indifférenciée entre la générosité, le centre des émotions, la pureté du corps et de l'esprit.

Shams (2010)

Engagé ? Pas vraiment.

Il y a sans doute une part de couardise dans le fait de s'abriter derrière une expression aussi peu explicite que la musique purement instrumentale. Pas de mots, pas de prise de position ouverte... Facile. Peut-on réellement prétendre s'engager par les seules actes de sa vie personnelle ? Comme une manière de balayer déjà devant sa porte ?.. Shams est un mini micro petit premier pas vers plus de courage et d'action.

Jacques Ibert fût démis de ses fonctions par le gouvernement de Vichy puis réhabilité par le général de Gaulle à la fin de la seconde guerre mondiale.

De Jacques IBERT il est dit:

*" Sa musique illustre brillamment les qualités reconnues
à la musique française que sont la clarté et l'élégance "...*

A l'heure où je commençais cette commande, le gouvernement français lançait sans clarté et sans élégance son fa(fu ?)meux débat sur l'identité nationale.

Nous, artistes, ressentons parfaitement ce souffle commun que l'on nomme héritage. Nous savons aussi que ce lègue se modifie et s'enrichit chaque jour, par le fait et dans le cœur de ceux qui ont entrepris de " construire ".

De notre famille, de notre patrie, de nos voyages, de nos amours, on comprend vite qu'une grande partie de ce qui fait " nous ", c'est " l'autre ".

Plus que tous, nous mesurons avec force toute la complexité de cette incontournable quête existentielle ; aussi savons nous de manière pénétrante combien l'intégration, la découverte, l'assimilation et l'amour des cultures étrangères ont d'ors et déjà irrémédiablement magnifié cet héritage.

Alors plus simplement, intuitivement et sans doute plus honnêtement que ceux qui ont posé la question de l'identité nationale ; lorsque celui que je qualifierai affectueusement de " vieil arabe " me demande " Commenki va l'chef ? " avec un sourire qui illumine ma journée, je me dis que si ce soleil d'Afrique du nord fait désormais partie de la clarté et de l'élégance française, alors... on a sacrément de la chance.

Chaconne de Vitali (2012)

Pour mes 15 ans, je m'offrais un magnifique coffret du violoniste russe David Oïstrakh. Ses enregistrements et son répertoire allaient devenir mes références musicales pour de nombreuses années et, dans mon for intérieur, il fût sans doute le maître que j'aurai rêvé d'avoir.

Un des opus, consacré à la sonate avec piano, s'ouvrait sur la chaconne du compositeur baroque italien Tomaso Vitali. La première écoute fût un choc à 2 niveaux : d'un côté une jouissance extrême due à la puissance sonore et à la magnificence de mon idole, de l'autre une stupéfaction quant au style romantique gorgé d'affect et totalement aberrant pour une pièce du XVIIIème siècle. Mon corps adorait, mon esprit détestait. De quoi alimenter un peu plus les doutes d'un adolescent qui écoute Mozart quand d'autres écoutent U2 et doit constamment justifier le fait de jouer du classique sur un instrument qui, foi de mélomane, n'existe pas dans ce milieu là!

J'apprendrai bien plus tard que par tradition, la célèbre chaconne pratiquée par tous les violonistes est en fait une version arrangée par le compositeur et virtuose romantique allemand Ferdinand

David. Celui-là même qui devait créer le fameux concerto de Felix Mendelssohn en 1845. Ceci explique cela.

L'original baroque de la pièce pour violon seul existe bel et bien sous forme de manuscrit, conservé aujourd'hui à la Sächsische Landesbibliothek de Dresde, mais son authenticité fait néanmoins toujours débat.

Si mon trouble musicologique est aujourd'hui dissipé, je garde encore le goût amer de ses questions adolescentes et de cette douce utopie typique des années boutonneuses, qui voudrait que tout soit pur, limpide et immaculé, dans ce monde trop complexe et plein de compromis voire de compromissions.

La version ici proposée est le témoin de ce fourre-tout adolescent: les vieux synthés des années 80, les effets surannés de la génération Goldorak, le granguignol de Rocky 4. Je m'offre ici le luxe du plaisir interdit toute une moitié de vie durant : faire de la soupe !

Comme disait l'immense Rostropovitch en se moquant de lui-même: «du goût, beaucoup de goût...beaucoup de mauvais goût!» Oui maestro, mais tout le monde sait ça...quand c'est le sien, ça passe!

THE DARK SIDE

*«From whatever country, from whatever color,
Music is a cry that comes from the inside.»
(B.Lavilliers)*

The Dark Side (2012)

The Habanera quartet, always fond of improbable encounters and ardent proponents of contemporary diversity, created in 2011 a program for 4 saxophones and Klezmer musician. All too often reduced, due to the nature of the repertoire, to backup gigs, my four brothers in arms from the old days wished to complement their corpus with a piece that would bring more consistency to “accompaniment” parts: the a-typical order had been made.

The Dark Side gave me the opportunity to introduce improvisation into my writing.

But how does one delegate freedom of invention without also, perforce, relying fully on a third party's talent? ... What if, god forbid, said third party had in fact little talent? Would I stand responsible for a musical creation that was unfairly pulled to the bottom? Worse even... Let's imagine that the damn third party has more talent than me! ... Would I then be condemned to wonder, ad infinitum, if I truly deserved my share of the project's success? How could I be certain that an interpretation full of genius found its true source in my own inspiration, or simply used it for its own, superior expressive purposes? ... The ego... One day it will have to stop...

Thankfully, the ordered piece was to serve the sublime banter of David Krakauer. Immediately, my doubts were swept aside by the clarinetist from New York. He gave birth to a gorgeous baby, and raised it as if it were his own. I am of course “only” its father, but as all fathers in the world know: when a child shines, blossoms, gains strength with love, the ego fades and gives way, with relish, to a new appeased life.

The Dark Side also enabled me to dare express my appetite for popular music. At 40, the relevant question is not to determine what my influences are, but to honestly accept and embrace the ones I truly love: Stravinsky just as much as Keith Jarrett, David Oistrakh just as much as Michael Brecker, Mozart and Puccini, Franco Corelli and James Brown, Dire Straits and Brassens... Teenage dreams, youth, aspirations are gone, buried. And yet, yet, everything is here. Untouched, unchanged. Asking only to be reborn, to burst out fully. The time had come to dust off, to express

and invent, free from all outside constraints, freed from the dictates of my own judgement, free, finally.

The thirds bring me joy, the semi and quarter tones bring me pain... but the joy that the thirds bring make me feel bad and the pain from the quarter tones brings me joy...

In the final analysis then, what should be said for such music?

That one is having a good time? I hope, mais cela ne suffit pas.

That it makes one want to dance? Who knows...

That it will change the world? ... If only!

That it's interesting? ANYTHING but that!

Roadbook 1 (2013)

Summer 2013. A young friend from Poland sings to me a traditional Ukrainian folk song. Troubling. Such emotional power with so little technique. Such depth with so little experience. I wonder about the musics of the world, I reflect on my roots, on my attachment to the land of my birth. I then recall the cultures of the people whose lives crossed paths with mine. Some twenty countries visited, already. From that point on, I begin work on a series of short solo pieces that pay homage to such friendly lands. Roadbook was born, and Clos Guinguet (France) and Kokoro (Japan) are its first foundation stones.

Clos Guinguet

Clos Guinguet as a manifesto. A manifesto for something I shall never do again. The evolution of my technique stops here. As far as I am concerned, no improvement possible. No time and, to be honest, not really the ability, the talent or the will, to do more. Some students are slowly starting to overtake me and that is a very good thing. I gave many hours to get to this point yet must confess that, when all is said and done, such mastery of the instrument comes with much too little musical emotion for my taste.

Paris. I love and hate you. France. The mind. Grandeur and decadence. Elegance, sophistication, refinement... vulgarity, banality. Sharp mind, twisted mind. Oblivion by intoxication. Abandon. Drifting away from the banks. The banks of the Marne. Tired of this stinking metro and that sad sad accordion. And then Paris, France, My France, words and hurts coz wurts that doesn't mean a thing. There is a bit of all of this in the race to virtuosity that so flatters the ego.

The "piano with suspenders" breathes. Powerful as an asthma patient. The panache of an imbecile, the depth of an idiot, the humility of a narcissist, the stupidity of an egghead. It is fast, assured and hesitant, all of this decorum full of meaning, empty of matter. It is fated to be someone else's schmuck, and should be experienced with detachment, and introspection. There is a bit of all of this bouncing around in a Frenchman's head.

Clos Guinguet is that small, sour white wine we used to drink along the Marne on Sunday outings. It gave the famous "guinguettes" their name, it is said. The popular cabarets of the Parisian suburbs, the queens of the musette waltzes.

*...Ah! le petit vin blanc,
Qu'on boit sous les tonnelles,
Quand les filles sont belles,
Du côté de Nogent.*

Kokoro

Like many Westerners, I am fascinated with Japanese culture. Somewhere between fantasy and reality, there is human contact with students, often female students as it happens and who, on the

recommendation of their professor, travel all the way to Lyon to get their training. I will never stop expressing all the admiration I have for this pedagogical model of transmission. Humility, patience, listening, savoir-vivre, know-how, will. These young apprentices display such maturity and intelligence that every class turns into a lesson for myself. But there is also this crushing, castrating social model that sets limits on everything and smothers the very goal of any artistic endeavor: Freedom. To live free, and lose oneself... This duality is such that it often threatens to break open.

Shakuhachi, Hichiriki, Minyo... traditional Japanese instruments and chants carry within them the cultural dilemma that inhabits these young women as they are confronted with Western models of artistic expression.

Cultivating and strengthening the inner self, while allowing it to burst out. Remembering as a way of evolving, exploding as a way of loosening up. Effacing oneself without forgetting oneself, convincing without imposing. The union of our cultures is a quest. It is the DO of martial arts.

Kokoro is the big heart in the poetic sense of the term, a Japanese concept situated somewhere between generosity, the center of emotions, the purity of the body, and the mind.

Shams (2010)

Order from the Habanera academy for the 120th anniversary of Jacques Ibert's birth (1890-1962)

Engaged? Not really.

There appears, certainly, to be an element of cowardice in deciding to hide behind a means of expression as barely explicit as purely instrumental music. No words, no position openly taken... Easy. If our actions remain confined to our personal lives, can we truthfully claim to be engaged? An attempt to put my own house in order, Shams is a small, tiny embryo of a first step towards more courage and action.

Jacques Ibert was sanctioned by the Vichy government, then rehabilitated by General De Gaulle at the end of World War II. About Jacques Ibert it is said:

"His music brilliantly illustrates the recognized qualities of French music that are clarity and elegance" ...

As I started work on this order, the French government launched, with neither clarity nor elegance, its (in)famous debate on national identity.

As artists, we keenly feel this common breath called heritage.

We also know how this inheritance evolves and gets richer by the day, thanks to and in the heart of those who are "building."

From our family, our country, our travels, our loves, we come to learn that what makes us "us" is, to a great extent, "the other."

More than most, we intensely measure the complexity of this unescapable existential quest; we also know, in penetrating ways, how integration, discovery, assimilation and love for foreign cultures have already, irremediably, magnified this heritage.

And so, put in simpler, more intuitive and honest terms than those used during the so-called national identity debate: when the one I shall affectionately call "the old Arab" asks me "Commenki va l'chef?" ("How is the day, boss?") with a smile that brings light to my day, I know that if the North African sun is now a part of the clarity and elegance of France then... we are truly fortunate indeed.

Vitali's Chaconne (2012)

For my fifteenth birthday, I bought a magnificent CD set from Russian violinist David Oistrakh. His recordings and repertoire would be my musical references for years to come. He became, truthfully, the master I would have dreamt of having.

One of his opuses, devoted to piano sonatas, opened with the chaconne by Italian baroque composer Tomaso Vitali. The first listen left me shaken up on two levels: on one hand, the power of my idol's sound, his magnificence, brought me intense joy; on the other, I was stunned by a romantic style overflowing with affect in ways that made no sense for an XVIIIth century piece. My body loved; my mind loathed. Yet more fuel for the mounting doubts of a teenager who listened to Mozart while others listened to U2 and who constantly had to justify playing classical music on an instrument that, as all music lovers understand, has no place in that world!

I learned much later how the famous chaconne practiced by all violinists is in fact, by tradition, a version arranged by German composer and romantic virtuoso Ferdinand David. The same Ferdinand David who created Felix Mendelssohn's notorious concerto in 1845. It all made sense. The baroque original for the solo violin piece does in fact exist in manuscript form, preserved today at the Sächsische Landesbibliothek in Dresden, but its authenticity remains in question.

My musical confusion is long behind me, but I can still taste the bitterness of such teenage questionings, the sweetness of the utopia that comes with bouts of acne and demands that all be pure, crystal clear and immaculate, in a world full of complexities and compromises.

The version proposed here stands witness to this teenage catch-all: the good ol' 1980s synths, the quaint sound effects of the Goldorak generation, the garishness of Rocky 4. This is me indulging myself and making what I stopped myself from making for half a life: middle-of-the-road commercial rubbish!

As the immense Rostropovitch used to say, self-deprecatingly: "Taste, a lot of taste... a lot of bad taste!" Yes maestro, but everybody knows this.... When it is your own, anything goes!

Composition, Orchestration, Arrangement, Editing, Saxophones, Recording, Mixing, Mastering,
Texts, Sandwiches & Coffee : Homemade !

English translation : Rémi Brulin

Photos: Etienne Ruggeri

Saxophones : Yanagisawa Solid Silver A9930, S9930

Reeds : D'Addario Reserve 3,5 & 3.0+

Ligature: BG Duo

Strap : BG Leather

Mouthpieces : A28 & S15

Microphone: Neumann TLM 103

Pre Amplificator : Avalon VT-737SP

Audio interface: Mbox-pro

Softwares: Protools, Lexicon PCM Native reverb, East West Quantum Sounds, Finale

Website : www.jdmichat.com

E-mail : jdmichat@jdmichat.com